

## *Omnia sunt communia*

Érik Bordeleau

Number 253, Summer 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79760ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Spirale magazine culturel inc.

**ISSN**

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Bordeleau, É. (2015). *Omnia sunt communia*. *Spirale*, (253), 6–7.

# Omnia sunt communia

PAR ÉRIK BORDELEAU

Il y a des formules qui ont le pouvoir de traverser les époques pour nous révéler à la nôtre. Des formules qui semblent directement émaner du *zeitgeist*, de l'esprit du temps ; qui se glissent dans le contemporain pour le prendre en mire, et le rendre irrésistiblement présent. Des formules qui dramatisent l'existence et qui donnent prise, donc, en ce qu'elles appellent au combat. *Omnia sunt communia* est l'une de ces formules-là.

Le 13 juin 2015, deux conseillers municipaux de la ville de Madrid, Pablo Carmona et Guillermo Zapata, sont entrés en fonction en prêtant serment au moyen de cette locution chargée d'accents communalistes, communistes, communistes. Tous deux font partie de Ahora Madrid (« Madrid maintenant »), un parti politique municipal lié à Podemos et issu du mouvement des indignés (ou 15-M comme on l'appelle généralement là-bas) qui a inondé les places d'Espagne en 2011 dans la foulée du printemps arabe. Fort de ses vingt élus, le parti de gauche radicale dirigé par l'ex-juge Manuela Carmena, à peine vieux d'un an, a réussi ce qui paraissait presque impossible au début de la campagne : déloger le Parti populaire (PP), au pouvoir dans la capitale espagnole depuis pas moins de vingt-quatre ans. Pendant ce temps, à Barcelone, la mairie était remportée par une formation sœur, Barcelona en comú (« Barcelone en commun »), dirigée par Ada Colau, 41 ans, militante contre les expulsions de logement et favorable à la désobéissance civile. Les mairesses des deux plus grandes villes d'Espagne misent sur un programme de réduction des inégalités et de protection sociale dans un pays qui ne s'est jamais remis de la crise de 2008 et qui souffre d'un taux de chômage oscillant autour de 23 % (50 % chez les jeunes).

*Omnia sunt communia* : « tout est commun » ou « tout est à tous ». La formule fait référence à la doctrine de Thomas d'Aquin selon

laquelle *in necessitate sunt omnia communia*, « dans la nécessité tous les biens sont communs », c'est-à-dire que dans certaines circonstances, tout doit être partagé. Contre ses confrères franciscains et leur tentative de fonder leur vie dans un usage absolument soustrait aux déterminations du droit – une forme de vie se revendiquant d'une « très haute pauvreté » –, Thomas d'Aquin défendait certes le droit de propriété privée, mais il reconnaissait tout de même qu'en cas d'extrême nécessité, celui-ci devait céder en priorité devant le droit à l'existence. Cette conception est à la base de la doctrine sociale de l'Église catholique. Elle se nourrit de l'esprit de l'Église primitive, dont la description dans les *Actes des Apôtres* 4/32, comme l'explique Philippe Cibois, a servi de repère à toutes les utopies, qu'elles soient à l'intérieur de l'Église, comme le monachisme, ou à l'extérieur comme les mouvements millénaristes : « La multitude de ceux qui étaient devenus croyants avait un seul cœur et une seule âme ; et personne ne disait que ses biens lui appartenaient en propre, mais ils avaient tout en commun ». »

Le passage historique de la locution entre l'Église primitive et une certaine gauche radicale contemporaine s'est sans doute opéré par l'entremise d'un roman qui a connu un fort succès au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle : *Q* du collectif italien Luther Blissett (désormais connu sous le nom de Wu Ming). Publié en italien en 1999, puis en français au Seuil en 2001 sous le titre *L'œil de Carafa*, ce récit allégorique et épique s'étend sur une période de plus de trente ans et

« La vie n'est donnée en propriété à personne, en usage à tous. »

Lucrèce

nous plonge dans le tortueux labyrinthe de la guerre civile issue de la Réforme protestante<sup>2</sup>. On y lit que Thomas Müntzer, théologien anabaptiste et leader révolutionnaire de la guerre des paysans, est mort en répétant sans relâche à la face de ses bourreaux : *omnia sunt communia*. Notons que *Q* a été publié en espagnol par la maison d'édition *Traficantes de sueños*, basée à Madrid et à laquelle participe de fait Pablo Carmona. On y retrouve d'ailleurs une collection « Histoire » qui regroupe autant des études académiques que des romans historiques. Explicitement placée sous le signe de cette formule qui agit comme une déclaration de guerre pour l'affirmation du commun, la collection se propose de relever « les traits des vieilles batailles qui, sans en arriver à définir complètement notre époque, nous ont laissé la vitalité d'un désir aussi actuel que le cri anabaptiste. » Notons encore, pour la petite histoire, qu'en 2014, l'actuelle mairesse de Madrid y a publié un petit ouvrage intitulé *Pourquoi les choses peuvent être différentes*. Décidément, armés d'un sens résolu du possible, les trafiquants de rêve espagnols ont su tracer une constellation politique aussi actuelle que transhistorique !

## PANDO POPULUS ET LE CHAT SABO

Les appels à la mobilisation pour le commun se multiplient de par le monde et prennent des formes diversifiées. J'ai été récemment amené à voyager en Californie, pour participer à un colloque intitulé *Seizing an Alternative : Toward an Ecological Civilization*.



L'événement a eu lieu à Claremont du 4 au 7 juin 2015 à l'initiative du Center for Process Studies et est le fruit d'une convergence entre plusieurs conférences, dont la 10<sup>e</sup> conférence internationale sur le philosophe Alfred N. Whitehead, le 9<sup>e</sup> forum international sur la civilisation écologique et la conférence inaugurale *Pando populus*<sup>3</sup>.

Parmi les conférenciers invités, on trouvait l'écologiste Bill McKibben, l'activiste Vandana Shiva, qui lutte contre le brevetage du vivant et la biopiraterie, et William E. Connolly, professeur de théorie politique dont le plus récent ouvrage s'intitule *The Fragility of Things : Self-Organizing Processes, Neoliberal Fantasies, and Democratic Activism* (Duke University Press, 2013). Connolly défend une conception pluraliste de l'univers (plurivers) et privilégie l'idée d'*infusion micropolitique* afin d'illustrer le type de délicatesse éthique et d'ouverture au monde susceptibles de nous rendre plus sensibles à sa fragilité. Le discours qu'il a tenu à Claremont était certes imprégné de cet ethos ; mais un *finale* particulièrement passionné et combatif est venu infléchir la teneur de son propos. Après nous avoir rappelé son ascendance ouvrière (il est originaire de Flint, Michigan, où General Motors a employé jusqu'à 80 000 personnes durant ses meilleures années), Connolly a terminé son allocution avec un vibrant plaidoyer en faveur d'une grève générale mondiale – « *je n'ai plus l'âge d'attendre un changement progressif* », disait-il en substance. Une grève générale *non-violente*, faut-il préciser. Mais tout de même : face à un auditoire acquis à l'idée de « *process* », l'effet de rupture politique était bienvenu. Tout ce temps, figurait derrière lui l'image d'un chat sur fond noir et

rouge, icône de l'appel à la grève générale lancé par le puissant syndicat IWW (Industrial Workers of the World) au Wisconsin en 2011. Un ami à l'œil entraîné en aura déduit que le chat était là pour « *infuser* » en douce nos sympathies pendant que résonnait l'appel à l'antagonisme et au combat. De fait, il s'agit d'une version contemporaine du sabo-chat, une image « *d'agitation silencieuse* » qui aurait été forgée au début du xx<sup>e</sup> siècle par Ralph Chaplin, un membre des IWW. Le symbole a d'ailleurs aussi été adopté par l'anarcho-syndicalisme.

## OMNICOMMONS

Quelques jours plus tard, avec ce même ami, nous nous sommes rendus à Oakland, une des villes où le mouvement Occupy a été le plus fort en Amérique et dont la puissante tradition militante remonte aux luttes pour la défense des droits civils dans les années 1960. Oakland, c'est aussi le lieu de naissance du parti Black Panther, en 1966. Et c'est là-bas que nous retrouvons les mots *Omnia sunt communia*, inscrits en grandes lettres sur une sorte de broderie colorée accrochée en hauteur sur une des arches d'un lieu à nul autre pareil, Omnicommons. Omnicommons est un centre communautaire autogéré regroupant plus d'une dizaine de collectifs, dont une librairie (« *La commune* »), une école autogérée, le collectif *Food not Bombs* qui œuvre dans la région depuis de nombreuses années, un atelier d'imprimerie classique, un collectif d'édition de poésie, un collectif de cinéma sur pellicule, une salle de concert immense en cours de rénovation, un *hacklab* informatique, robotique et biologique... On imagine bien le genre de défis auxquels on peut faire face lorsqu'on se consacre à faire exister un tel lieu de communion des ressources (*commoning*). Nikki, une des membres fondatrices, nous expliquait par exemple combien il n'est pas toujours évident de collecter les 15 000\$ requis tous les mois pour payer le loyer ; ou de *tenir ensemble*, malgré les critiques, des puristes révolutionnaires pour qui l'espace ne sera finalement jamais assez « radical ».

C'est peut-être par désir de conjurer les ressentiments et autres tendances vampiriques qui menacent toujours de plomber les initiatives collectives du genre que Nikki s'est appliquée à patiemment broder puis accrocher bien haut cette formule latine, qui ressurgit un peu partout à travers le monde et insiste au cœur de l'époque. Nikki nous a confié l'avoir découvert dans la traduction

anglaise de *À nos amis*, parue en mai dernier aux éditions Semiotext(e). Espérons qu'elle y puise un peu de la force et du courage nécessaires pour aller de l'avant avec la prochaine étape annoncée sur le site web d'Omnicommons ([www.omnicommons.org](http://www.omnicommons.org)) : acheter collectivement l'incroyable bâtiment qui abrite cette formidable aventure de mise en commun et, peut-être, arriver ainsi à la pérenniser autant que faire se peut.

Le commun n'existe qu'en relation. D'où sa dimension intrinsèquement plurielle et écologique ; d'où le faire monde qui s'attache à sa suite. Étymologiquement, le commun implique à la fois un être-ensemble (*com-*) et le sens d'une charge partagée, d'une obligation (*munus*). Cette obligation est à entendre au sens littéral comme ce qui nous lie, en paroles et en actes. Peut-être pressentons-nous déjà à ce niveau sémantique la difficulté du passage du commun à la commune – le défi de se tenir ensemble coûte que coûte, résolument et en toute présence de cause.

« *Commune a exactement le même sens que serment commun. La commune, c'est donc le pacte de se confronter ensemble au monde. C'est compter sur ses propres forces comme source de sa liberté. Ce n'est pas une entité qui est visée là : c'est une qualité de lien et une façon d'être dans le monde. [...]* »

*Déclarer la Commune, c'est à chaque fois sortir le temps de ses gonds, faire brèche dans le continuum désespérant des soumissions, dans l'enchaînement sans raison des jours, dans la morne lutte de chacun pour sa survie. Déclarer la Commune, c'est consentir à se lier. Rien ne sera plus comme avant<sup>4</sup>.* » ⊥

1. Philippe Cibois, *Latin et politique. Première partie : de Pétrarque aux Jésuites (en passant par Thomas Münzer)*, 2010. <http://enseignement-latin.hypotheses.org/271>.
2. Téléchargeable gratuitement sur le Net dès sa parution et distribué sous licence *copyleft*, *Q* a constitué à la fois une expérience d'édition pionnière et un immense succès en librairie : cinq ans après sa parution, le roman en était déjà à sa douzième réédition et avait dépassé les 200 000 exemplaires vendus.
3. *Pando* (du latin « je m'étends ») est le nom donné à une immense colonie clonale de peupliers faux-trembles située dans le sud de l'Utah. À la surface, l'organisme se présente comme un bosquet d'arbres individuels, mais en réalité, chacun d'eux participe d'un seul système de racines interconnectées et est génétiquement identique aux autres. Pesant plus de 6000 tonnes, couvrant plus de 100 acres et d'un âge estimé entre 12 000 et 80 000 ans, *pando* est considéré comme l'organisme vivant le plus vieux et le plus lourd du monde.
4. Comité invisible, *À nos amis*, La fabrique, Paris, 2014, chapitre « *Omnia sunt communia* », p. 201-202.